

son adoption en France par les chrétiens, y ait jamais été sculpté en forme de croix, comme il l'a été en Écosse et en Irlande (1); il s'y transforma immédiatement en ces calvaires si communs en Bretagne, où plusieurs personnages sont groupés au pied d'une croix élancée; mais nous ignorons absolument l'origine de cette transformation.

L'histoire des monuments analogues du Danemark est quelque peu différente; de bonne heure, ils portèrent des inscriptions runiques, comme ceux d'Irlande, des inscriptions en oghams; mais le Danemark se convertit si tard au christianisme que ses menhirs ne passèrent pas par la première phase chrétienne; de monuments païens qu'ils étaient, ils prirent subitement la forme de nos tombeaux modernes avec leurs prosaïques inscriptions relatives à la naissance et à la mort du personnage à la mémoire desquels ils sont élevés.

Dans tous ces exemples, l'on peut retracer l'histoire des menhirs depuis les temps historiques de l'ère chrétienne jusqu'à ces temps antéhistoriques où nos piliers de pierre brute remplacèrent graduellement, avec ou sans leurs grossières inscriptions, les tertres factices destinés primitivement à perpétuer la mémoire des morts. Quant à poursuivre cette histoire au-delà de l'ère chrétienne, on hésite à le faire. Ce devrait être là cependant l'œuvre de l'archéologue. Au lieu de partir de l'inconnu pour arriver au connu, comme on l'a fait jusqu'ici, il serait beaucoup plus philosophique de s'appuyer sur le connu pour de là remonter en arrière. En procédant de cette façon, chaque pas que l'on ferait serait un gain positif et peut-être arriverait-on à quelque chose de certain concernant des faits enveloppés aujourd'hui d'obscurité et de ténèbres.

(1) Je ne connais qu'un exemple de pierre sculptée en France : c'est en Bretagne, près de la Chapelle-Sainte-Marguerite.

CHAPITRE III.

AVEBURY ET STONEHENGE.

S'il existait, dans la question des monuments mégalithiques dont nous nous occupons, quelques faits ou quelques dates universellement reconnus, la seule méthode à suivre dans ce travail serait de donner d'abord la distribution géographique de ces monuments, puis de parler de leurs usages et de leur âge. Mais comme rien de ce qui les concerne n'est considéré comme certain, et à juste titre, cette manière de procéder, satisfaisante peut-être pour ceux qui déjà sont gagnés à la cause, ne saurait porter la conviction dans les esprits de ceux qui doutent encore. C'est pour cela qu'il nous a semblé préférable de prendre trois ou quatre des principaux groupes et des plus connus de l'Angleterre, afin d'en faire l'objet d'un examen sérieux. S'il nous est possible de dissiper les erreurs qui se sont élevées sur leur compte et de faire reposer leur âge et leur destination sur une base suffisamment solide, le reste sera aisé; mais tandis que l'on croira aux druides ou aux dragons, ou même que l'on jugera nécessaire de reléguer ces monuments dans l'antiquité préhistorique, il sera inutile de raisonner à leur sujet. Nous espérons, grâce à la méthode que nous nous proposons de suivre, pouvoir faire disparaître enfin ces fausses idées. Le lecteur en jugera.

Le premier monument que nous examinerons est Avebury, le plus grand et sous quelques rapports le plus important de ceux d'Angleterre. Stonehenge semble bien aussi, à première vue, avoir quelques droits à venir en premier lieu, mais il est exceptionnel; c'est le seul monument de ce genre en pierres taillées que nous possédions et le seul où l'on trouve des trilithes avec des architraves horizontaux. Or, précisément parce que ses formes accusent une civilisation relativement avancée établir son âge et sa destination, ce ne serait pas établir l'âge et la

destination des monuments mégalithiques en général. Avebury, au contraire, quoique plus grand que les autres, est construit exactement d'après le même principe. Il a une enceinte extérieure en terre avec un fossé intérieur comme Arborlow, Marden, la *Table Ronde d'Arthur*, à Penrith, et d'autres constructions analogues que nous rencontrerons plus loin; de plus, son cercle et ses avenues sont, autant que l'on peut en juger, les mêmes que partout ailleurs.

Avant d'aborder la discussion relative à l'origine d'Avebury, il faut chercher à connaître de quoi se compose ce groupe, ce qui est plus difficile qu'on pourrait le croire au premier abord. La description qu'en a donnée Stukeley était tellement fantaisiste, et elle a été si universellement acceptée par tous ceux qui ont écrit depuis sur le même sujet, qu'il n'est pas facile aujourd'hui de saisir la forme réelle du monument.

La partie principale d'Avebury consiste en une sorte de retranchement en terre, de forme à peu près circulaire et d'un diamètre d'environ

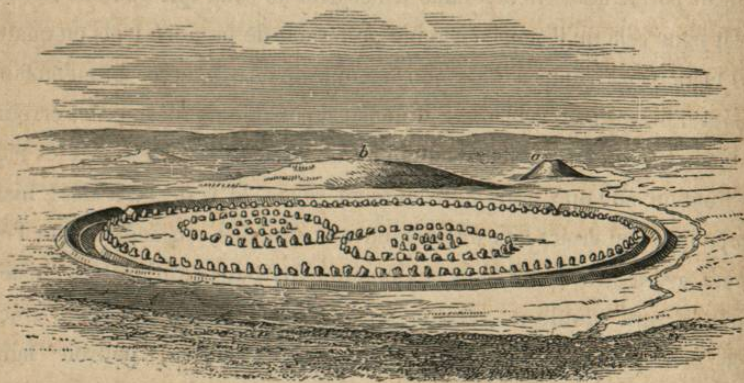


Fig. 14. — Vue d'Avebury restauré. — a, Silbury Hill; b, Waden Hill.

360 mètres. Le long du fossé qui le borde à l'intérieur dut se trouver autrefois un cercle d'une centaine de pierres distantes de 10 mètres à peu près les unes des autres. Dans ce premier cercle se trouvaient compris deux autres cercles doubles placés, non dans l'axe du grand, mais au nord-est de celui-ci. Le plus septentrional devait mesurer environ 105 mètres de diamètre; l'autre, 98 (1). Au centre du premier se trouvait

(1) Ces détails sont empruntés à l'étude consciencieuse que publia sir Colt Hoare, en 1812, sur ce monument.

une sorte de chambre constituée par trois pierres levées qui en supportaient une quatrième, véritable dolmen comme nous en verrons tant dans la suite. Le cercle méridional contenait seulement un obélisque ou menhir. Nous empruntons tous ces faits à Stukeley et à Colt Hoare, car le monument est aujourd'hui en un tel état qu'il ne serait pas possible de donner de son plan une description même approximative. Les pierres qui le composent existent naturellement dans le pays; il s'en trouve spécialement encore à Clatford Bottom, à un mille environ d'Avebury, en nombre suffisant pour construire une douzaine de monuments analogues. On en trouve également plus au sud, ou pour mieux dire dans tous les lieux où elles n'ont pas été utilisées par la civilisation moderne. Nulle trace du ciseau n'a été aperçue sur les pierres qui sont encore debout actuellement. Leur effet tient exclusivement à leur masse; il est tel cependant que peu d'œuvres de l'architecture moderne produisent une pareille impression de puissance et de grandeur.

De la levée extérieure part une avenue de pierres qui s'étend en lignes parfaitement droites dans la direction sud-est, sur un espace qui dépasse

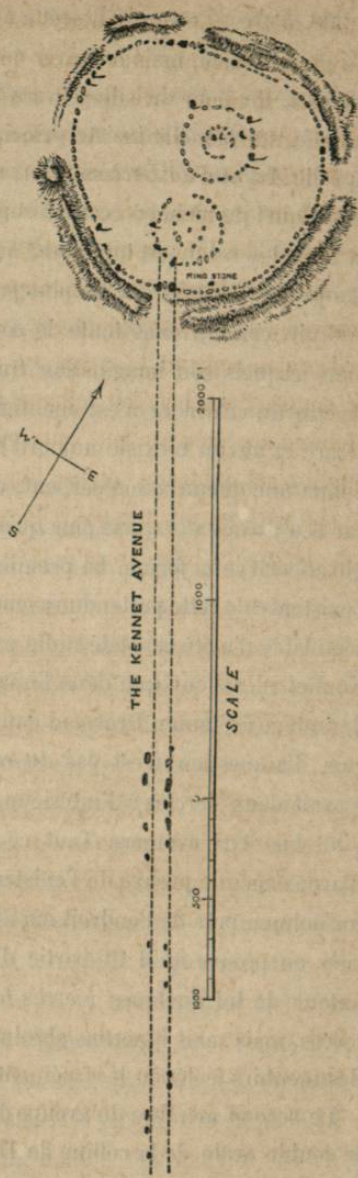


Fig. 15. — Plan du cercle d'Avebury et de l'avenue de Kennet, d'après sir R. Colt Hoare.

1,300 mètres. Le centre de cette avenue coïncidait sans doute avec celui du grand cercle, mais non avec ceux des petits. On l'appelle *Avenue de Kennet*, du nom du village vers lequel elle se dirige. Quant à l'autre avenue, sur laquelle insiste principalement le docteur Stukeley et qu'il appelle *Avenue de Beckampton*, nous sommes obligé d'avouer que nous avons quelque peine à croire à son existence. Aubrey ne l'a jamais vue et Stukeley reconnaît lui-même qu'il n'en restait pas une pierre de son temps (1). Ce qu'il y a de plus probable, c'est qu'il y avait alors en cet endroit, comme dans toute la contrée, de nombreux blocs erratiques dans lesquels son imagination trop féconde vit le corps d'un serpent. Aucun de ces blocs n'est mentionné cependant dans le travail de Colt Hoare et aucun n'existe aujourd'hui. Stukeley avoue du reste que s'il donna une queue à son serpent, c'est qu'un serpent en doit avoir une; car il n'y avait alors, pas plus qu'aujourd'hui, aucune rangée de pierres qui affectât cette forme. La première objection qu'il est permis de faire à l'existence de cette prétendue avenue de forme sinueuse, c'est que rien de semblable n'a été constaté nulle part. Toutes les courbes de l'Avenue de Kennet n'existent que dans l'imagination du docteur; il n'y en a pas davantage à Stanton Drew, ni dans les autres localités où il prétendit en voir. La question n'est pas du reste fort importante. De même qu'il y avait deux cercles à l'intérieur d'Avebury, il peut se faire aussi qu'il y ait eu deux avenues. Tout ce que nous prétendons, c'est que nous n'avons aucune preuve de l'existence de la seconde. Il y avait, il est vrai, un dolmen près de l'endroit où Stukeley place sa ligne sinueuse; mais rien ne prouve qu'il fit partie d'un tel alignement; il y avait encore autour de lui quelques pierres levées ou plutôt qui jadis ont dû être levées, mais nous ignorons absolument si ce sont les restes d'un cercle, des menhirs isolés ou les fragments d'une avenue.

Le second membre du groupe d'Avebury est le double cercle ou plutôt le double ovale de la colline de Hakpen ou Haca's Pen (2). S'il faut en

(1) *Stonehenge et Avebury*, p. 34.

(2) *Haca* ou *Haco* fut, d'après Kemble, le nom danois de quelque personnage fabuleux; *pen* semble signifier un enclos, un parc, conformément à sa signification anglaise actuelle.

croire Stukeley, il avait 46^m60 de long sur 41^m40 de large, et il était précédé d'une avenue large elle-même de 13^m50. On suppose que cette avenue s'étendait en ligne droite jusqu'à plus de 400 mètres dans la direction de Silbury Hill, qui en est éloigné de deux kilomètres environ.

Le troisième membre du groupe est le fameux Silbury Hill, situé au sud d'Avebury et à 1,600 mètres de distance. Que ces deux derniers monuments aient une même date et fassent partie d'un même plan, c'est ce qui ne saurait guère être révoqué en doute; mais il n'en est pas de même de Hacas Pen. Ses pierres beaucoup plus petites, sa forme différente et son avenue dirigée vers Silbury, semblent indiquer que ce monument existait déjà lorsqu'il fut lui-même élevé; mais nous reviendrons sur ce sujet.

On trouve, en outre, dans le voisinage, de nombreux barrows de forme allongée ou circulaire, ainsi que des châteaux-forts et des villages d'origine bretonne; mais nous n'avons pas à en parler ici. Nous concentrerons notre attention sur les trois monuments énumérés ci-dessus.

La première question qui se pose au sujet d'Avebury est de savoir si définitivement c'est un temple. Nous avons déjà essayé de montrer dans les pages qui précèdent ce qu'étaient les temples de la Grande-Bretagne dans les temps immédiatement postérieurs à l'occupation romaine; mais, en nous concédant que ce furent de petites basiliques, on prétendra que la question n'est pas pour cela résolue. Si Avebury est un temple, dira-t-on, il appartient à un peuple mystérieux, fabuleux, préhistorique, capable d'exécuter ces œuvres merveilleuses avant qu'il connût les Romains, mais qui, chose étrange, fut incapable de rien exécuter d'analogue après que le contact civilisateur de ce grand peuple l'eût rendu plus faible et plus ignorant qu'il l'était auparavant.

Si nous posons cette question : qu'est-ce qu'Avebury? à un homme élevé dans la foi druidique, comme le sont la plupart des Anglais, il ne manquera pas de répondre : c'est un temple des druides. Si on lui rappelle que les druides affectionnaient tout spécialement les bosquets et les chênes, il admettra peut-être que nul terrain n'est aussi peu propre à produire des chênes que le sol crayeux du comté de Wilt, et

qu'il n'y a aucune preuve que cet arbre ait jamais crû dans le voisinage. Mais ce ne sera pas là encore une réponse complète, car il se peut que pour quelque raison inconnue, les druides se soient passés d'arbres dans la circonstance. La difficulté réelle, c'est, comme nous l'avons dit précédemment, que les druides n'ont jamais été mentionnés comme érigeant des pierres, et que nul rapport certain n'existe entre eux et les monuments mégalithiques.

Si l'on pose la même question à un homme instruit, dont l'esprit est libre de tout préjugé, de toute idée préconçue, il se rappellera ce qui a été dit des temples des autres peuples de l'antiquité ou du moyen-âge, des Égyptiens, des Assyriens, des Grecs, des Romains. Ils n'ont rien produit d'analogue. La Perse, l'Inde, la Chine, les autres contrées des mers orientales ne lui fourniront pas d'autre résultat; il en sera de même du Mexique et du Pérou. La première conclusion à laquelle il arrivera inévitablement sera donc que si les Bretons furent les constructeurs de ces temples, ils durent constituer un peuple à part, distinct de toutes les autres races qui vécurent jamais dans le monde.

Si ce furent des temples, quel est le dieu ou quels sont les dieux auxquels ils furent consacrés? Il n'est pas probable que ce soient ni Mercure, ni Apollon, ni Mars, ni Jupiter, ni Minerve, mentionnés par César (1) comme étant les dieux adorés par les druides, et quoique ces noms ne soient peut-être que ceux des divinités romaines appliqués aux divinités celtiques, cependant il doit y avoir entre les unes et les autres quelques traits de ressemblance qui justifiaient ces appellations. Or, nous savons quelle était la forme des temples de ces dieux, et certes ils n'étaient point bâtis à la façon des cercles d'Avebury. Quelques archéologues ont parlé d'une dédicace au soleil; mais il n'y a certainement aucun passage des auteurs de l'antiquité ou du moyen-âge qui nous autorise à supposer que nos ancêtres aient rendu un culte à une divinité qui devait être si peu en faveur dans un climat tel que le nôtre. Que peut être, du reste, un temple au soleil? Est-ce qu'il en existe quelque part? Si nos

(1) *Bell. Gall.*, VI, 17.

ancêtres lui en élevèrent un, ils durent se trouver en face de la même difficulté que rencontrèrent jadis les Persans, adorateurs du feu. Il n'est pas facile de faire pénétrer le soleil dans un temple élevé par des mains humaines, et ses rayons se font beaucoup mieux sentir dans les lieux élevés ou sur le rivage de la mer, qu'à l'intérieur de murs ou d'enclos de quelque genre qu'ils soient.

On pourrait se demander en outre à quelle espèce de culte était destiné un tel temple, si c'en était un. Il n'était certainement pas fait pour y parler. Nos plus grandes cathédrales ont à peine 200 mètres de long et personne n'essayerait de s'y faire entendre d'une extrémité à l'autre. Or la chose serait bien plus difficile encore en plein air, dans un cercle de 400 mètres de diamètre et disposé de façon à ce que l'orateur eût derrière lui la moitié de la foule. Il n'était pas fait non plus pour voir. Le sol en est effectivement tout-à-fait plat, et ceux qui ont dit que la foule se tenait soit sur la levée extérieure, soit sur la *berme*, étroit espace compris entre cette levée et le fossé intérieur, oublient que la levée n'ayant pas de plate-forme ne pouvait contenir qu'un seul rang de personnes; et que la berme est exactement au même niveau que l'enceinte elle-même; ce serait du reste la dernière place que l'on choisirait, car les 100 grandes pierres qui se trouvaient en avant devaient singulièrement gêner la vue en cet endroit; de plus, si l'on suppose que la cérémonie se passait au centre de l'un des deux cercles intérieurs, la double rangée de pierres qui constitue chacun de ces cercles devait également empêcher d'y voir de quelque côté que ce fût. Et qu'on ne dise pas que le prêtre montait sur la pierre supérieure de la chambre centrale dans le cercle du nord et qu'il y sacrifiait en présence de la multitude assemblée, car ce lieu n'est aucunement disposé pour cela. Et puis quel usage ferait-on dans ce cas du menhir situé dans le cercle méridional? En résumé, nul endroit n'est plus mal disposé pour voir ou pour entendre qu'Avebury, et c'est attribuer bien peu de sens à ceux qui élevèrent ce groupe de monuments que de prétendre qu'ils le destinèrent à l'un ou l'autre de ces buts. On n'y trouve, du reste, rien de ce qui accompagne habituellement un temple. Il n'y a là ni sanctuaire, ni autel, ni arche, ni voie processionnelle, ni pres-

bytère, ni rien de ce qui fait pour ainsi dire partie d'un temple dans tous les pays du monde.

Pourquoi encore un temple complètement découvert? Est-ce à dire que le climat du Wiltshire soit si parfait et si uniforme que les hommes puissent s'y dispenser de tout abri protecteur contre l'intempérie des saisons? Ou bien faut-il prétendre que les hommes qui érigèrent ces masses de pierres et accumulèrent ces monceaux de terre furent tellement sauvages qu'ils ne surent pas construire un édifice fermé, si simple qu'il pût être?

L'Égypte possède le plus beau climat du monde; ses temples n'en sont pas moins couverts d'un toit plus solide que ceux de nos cathédrales du moyen-âge. Il en est de même de l'Inde et des climats orientaux, où l'on avait certes moins besoin qu'ici de s'abriter. Dans tous ces pays, les temples des dieux sont bâtis sur le modèle, agrandi et perfectionné, des habitations humaines. Ce que les hommes firent pour eux-mêmes, il le firent pour leurs dieux. Faut-il donc admettre que les bergers primitifs du Wiltshire dormirent sur la neige en hiver, qu'ils ne connurent d'autre abri qu'un cercle de pierres considérablement espacées et qu'ils n'eurent pas même l'idée d'un toit? S'ils n'étaient pas endurcis de cette façon, il est difficile de comprendre qu'ils aient pu construire un temple tellement exposé à la rigueur du temps qu'aucune cérémonie ne pouvait s'y faire convenablement pendant la moitié de l'année.

Une autre objection qui ne manquera pas de frapper ceux qui voudront bien y réfléchir, c'est l'énorme dimension d'Avebury. Sa surface est au moins cinq fois celle de Saint-Pierre de Rome; 250,000 personnes pourraient s'y asseoir et un demi-million pourraient s'y tenir debout. En général, les hommes essaient d'adapter l'étendue de leurs édifices au montant de la population. Or, d'où serait venue une telle multitude? Comment eût-elle pu se nourrir et se loger? Il n'y a aucune raison de supposer que jamais, avant l'introduction de l'agriculture, la population pastorale de ces contrées ait été plus considérable ou même aussi considérable qu'elle l'est aujourd'hui. Lorsqu'on fit le cadastre de l'Angleterre, au XI^e siècle, il n'y avait pas là cent arpents de terre

labourable et ils appartenait, paraît-il, à l'Église. On peut en conclure que malgré l'influence civilisatrice du clergé, les habitants de cette contrée en étaient encore à cette époque à l'état de barbarie pastorale, dans laquelle il y a tout lieu de croire qu'ils furent plongés au temps du paganisme. Comment quelques pasteurs, dispersés au milieu de ces plaines incultes, auraient-ils eu l'idée d'élever un temple comme celui-ci? C'est là le mystère qu'il faudrait éclaircir. Une toute petite église suffit actuellement pour les besoins spirituels des habitants et si, même aujourd'hui que l'agriculture est aussi florissante que possible dans ce canton, 10,000 pèlerins venaient y passer une semaine, il n'est pas douteux que beaucoup ne fussent morts de faim avant qu'elle fût écoulée.

Il serait aisé de faire valoir cinquante arguments analogues : pour en trouver, il suffit de réfléchir sur la question; mais il en est deux qui sembleront peut-être plus spécialement convaincants à ceux, du moins, qui sont habitués à de semblables investigations : le premier, c'est que dans le monument d'Avebury, il n'y a, du commencement à la fin, nul indice d'un progrès quelconque; il fut exécuté tout entier tel qu'il avait été conçu; le second, c'est qu'il est dépourvu de tout ornement. Nous avons dans l'Inde des monuments aussi considérables qu'Avebury, mais ils portent leur histoire écrite sur eux-mêmes. Ils ne furent d'abord qu'une sorte de reliquaire entouré d'une étroite enceinte, puis une seconde enceinte dut être ajoutée avec les appartements nécessaires pour la réception des pèlerins ou pour le déploiement du culte les jours de fêtes. Un dieu ne pouvait non plus vivre seul dans ce panthéon. De nouveaux reliquaires furent ajoutés pour de nouvelles divinités; il fallut de nouveaux appartements pour ces pèlerins, de nouvelles habitations pour les prêtres et un arrangement plus confortable pour les mille et un besoins que crée un grand établissement d'idoles. Il fallut en conséquence une troisième et une quatrième enceinte, quelquefois jusqu'à une septième, comme à Seringham. Mais en tout cela il y a progrès constant. Le travail exige 200 ou 300 ans, mais chaque siècle, pour ne pas dire chaque dizaine d'années, laisse sa trace parfaitement reconnaissable sur l'œuvre à mesure qu'elle avance. Les Égyptiens eux-mêmes mirent

trois siècles à construire le grand temple de Carnac, quoiqu'il soit en surface trois fois moins grand qu'Avebury, et là aussi il y a des indices évidents de progrès dans sa construction. Les travaux exécutés par le premier Thotmès diffèrent essentiellement de ceux de Ménéphthah et de Ramesès, ceux-ci de ceux de Sésonk, et tous du petit reliquaire que plaça en cet endroit Osertasen et qui fut le point de départ de tout le reste.

Il en fut de même de nos cathédrales. La petite église saxonne fut remplacée par la nef normande avec un petit chœur absidal. Ce chœur fut développé dans la suite; on y ajouta une chapelle au fond de l'abside et, comme ces constructions normandes trop peu solides tombaient en ruines, elles furent remplacées à leur tour par les constructions Tudor. Rien de semblable ne s'observe à Avebury. Si c'était un temple qui eût été construit par les habitants épars de ces plaines, quelque chose indiquerait par où l'on commença. Ils n'eussent pas tout construit du même coup et inévitablement ils eussent employé leurs heures de loisir, comme les habitants de l'île de Pâques, à graver sur les pierres qu'ils avaient dressées des ornements ou des symboles, ou bien à les sculpter en forme d'idoles. Il n'y a certes pas un temple au monde où l'on ne constate au moins quelque velléité d'ornementation de la part de ceux qui le construisirent. Ici nous ne voyons rien de tout cela. S'il y a quelque chose de prouvé au sujet d'Avebury, c'est qu'il fut achevé tel qu'il avait été commencé. Selon toute apparence, les mêmes hommes qui en tracèrent le plan l'exécutèrent tout entier; comme ils le conçurent, ainsi ils le laissèrent, et tout porte à croire qu'aucune main humaine n'y toucha jusqu'à ce que l'avidité sordide des modernes habitants de la contrée soit venue le détruire pour bâtir avec ses matériaux le cabaret et le village qui occupent aujourd'hui une petite partie de son enceinte.

N'est-ce pas une chose étonnante, en effet, que cette absence totale d'ornements? Ce temple, si c'en est un, dut être fréquenté pendant des siècles, et personne, durant tout ce temps, ne songea à orner d'emblèmes ou de figures quelconques cet édifice, le plus vaste de la contrée! Les hommes qui purent en concevoir le plan, si grand et si noble, ne purent

aller au-delà. Ils furent à partir de ce moment comme frappés d'inertie. Un tel fait est, sinon impossible, du moins sans exemple. Nous ne pensons pas que rien de semblable se soit passé dans aucun pays du monde; il a pu se produire pour des tombeaux, jamais pour des temples.

Si ces raisons suffisent pour prouver qu'Avebury ne fut pas un temple, elles sont plus que suffisantes pour montrer que ce ne fut pas un lieu de réunion des anciens Bretons. Quelque idée que l'on ait des assemblées préhistoriques, on n'ira pas jusqu'à prétendre qu'elles aient nécessité un local capable de contenir 250,000 personnes assises, et si l'on suppose que les deux petits cercles intérieurs ont été seuls appelés à contenir 12,000 ou 13,000 lords et autant de représentants des communes, il restera à expliquer l'usage des pierres disposées en anneau au milieu de chaque assemblée, ainsi que de l'obélisque aigu et de l'étroit dolmen qui en occupent le centre, car on admettra difficilement que l'un ait servi de siège au président et l'autre de tribune à l'orateur. En réalité, il serait impossible de concevoir un lieu plus mal disposé pour de telles réunions. Du reste, si ces hommes primitifs n'étaient pas constitués autrement que nous, ils durent, semble-t-il, préférer pour leurs délibérations, à la magnificence imposante d'Avebury, une simple salle ordinaire, fut-elle cinquante fois plus petite. Il est vrai que les assemblées en plein air sont fort en usage chez tous les peuples barbares et même chez beaucoup de nations civilisées; mais alors elles se tiennent toujours dans le voisinage des grands centres de population. Les hommes iront au désert dans un but religieux, mais ils préféreront parler politique chez eux. Il peut se faire qu'il existe chez quelques peuples un endroit spécial, sorte de forum, destiné à cet usage; mais la première condition requise pour un tel lieu de réunion, c'est que rien ne l'encombre. Une motte peut encore avoir une destination analogue, mais c'est plutôt une tribune pour proclamer la loi qu'un lieu de réunion. L'on comprend également que des cours de justice aient siégé en certains endroits sur des tertres artificiels: alors le juge occupait le sommet; il avait ses assesseurs derrière lui, les plaideurs et le public en face. L'on sait aussi que dans quelques cas, au XIV^e et au XV^e siècle, des cours locales ont été sommées de se présenter

auprès de certaines pierres levées ou dans des cercles, du moins en Ecosse; mais dans tous ces cas c'était, selon toute apparence, pour juger sur le lieu même des disputes territoriales, et les pierres ou tumulus étaient simplement indiqués comme des bornes bien connues. Du reste, en fût-il autrement, il n'y aurait pas lieu de s'étonner que des cercles ou des tertres funéraires aient été transformés au moyen-âge en lieux de réunion; ils étaient assez anciens pour être vénérables, et qu'elle qu'ait pu être leur destination primitive, leur antiquité dut leur faire témoigner un certain respect qui facilita cette transformation. Mais il y a loin de là à ériger comme lieu de réunion un groupe de monuments aussi peu adaptés à cet usage que l'est et que le fut jamais Avebury.

Il serait inutile de poursuivre plus loin cette question; car, à moins de prétendre que les hommes qui érigèrent Avebury furent constitués d'une façon si différente de nous-mêmes qu'aucun argument tiré de notre propre expérience ne puisse leur être appliqué, la réponse est inévitable: jamais un temple ni un lieu de réunion n'ont été construits dans ces conditions en aucun lieu du monde. Or, il n'y a aucune raison de supposer que les habitants de ces contrées aient différé si essentiellement de nous-mêmes. Le docteur Thurnam a examiné attentivement quelques centaines de crânes extraits des tumulus du voisinage, et ni lui ni les plus savants crâniologistes n'ont pu saisir une différence, — si ce n'est peut-être une différence de degrés, — qui nous permette de supposer que ces hommes primitifs n'agissaient pas pour les mêmes motifs et n'étaient pas gouvernés par les mêmes influences morales que nous. Avebury ne fut donc ni un temple ni un lieu d'assemblée, dans quelque sens que l'on prenne ces mots, et ceux qui le prétendent devraient bien nous dire pour quels motifs les habitants du comté de Wilt agirent d'une façon si opposée à tout ce que nous savons des actes et des sentiments de tous les autres peuples de l'univers.

Si donc Avebury ne fut ni un temple ni un lieu de réunion, que fut-il? Nous n'irons pas chercher bien loin la réponse: il fut un lieu de sépulture, mais non pas cependant un cimetière, dans le sens ordinaire

du mot. Ce terme entraîne, en effet, l'idée de succession dans le temps et de gradation dans le rang; or, rien de cela n'est indiqué ici. Avebury peut être le monument d'un ou de deux rois, mais il n'est pas une collection de monuments d'individus appartenant à différentes classes de la société, pas plus que d'individus du même rang, mais décédés à différents intervalles. Comme nous l'avons observé plus haut, il est d'un seul plan, — *totus teres atque rotundus*, — érigé sans nulle hésitation et sans l'ombre d'un changement.

Mais si nous considérons Avebury comme le lieu de sépulture de ceux qui tombèrent dans une grande bataille qui fut livrée en cet endroit, toute difficulté s'évanouit du même coup. Il est admis aujourd'hui que les hommes enterrèrent jadis leurs morts dans des cercles de pierres, sous des dolmens et des tumulus; or, ce que nous trouvons ici ne diffère qu'en degré de ce que nous trouvons ailleurs; c'est tout-à-fait un monument tel qu'une armée victorieuse de 10,000 hommes pourrait, à l'aide de ses prisonniers, en ériger en une semaine. La terre est meuble et facile à amonceler en forme de levée circulaire; les blocs de pierre sont tous dans le voisinage et tous au-dessus d'Avebury qui, peut-être pour cette raison, est placé dans l'endroit le plus bas de la contrée. A l'aide de quelques rouleaux et de quelques cordes, 10,000 hommes eussent bientôt réuni et dressé sur leurs extrémités toutes les pierres qui se tenaient jadis debout en cet endroit. N'ayant aucun loisir, ils n'eussent pu y ajouter nul ornement. C'est du reste, en tout, le monument que pourrait élever une armée composée d'hommes ignorants, mais désireux d'enterrer avec honneur ceux qui avaient succombé dans la bataille et n'ayant en même temps aucun autre moyen de laisser dans l'endroit un souvenir de leur victoire.

Au point de vue théorique, il ne semble pas qu'on puisse rien objecter à cette manière de voir; aussi depuis dix ans qu'elle a été émise, nulle objection sérieuse n'y a-t-elle été faite. On a dit cependant que les preuves n'étaient pas suffisantes et que rien d'écrit ne venait confirmer cette opinion. Ceux qui font cette objection oublient que l'une des premières conditions du problème est que ceux qui érigèrent un tel monu-

ment aient été illettrés. S'ils avaient pu écrire, ils n'eussent pas pris la peine de *lithographier*, pour ainsi dire, leur victoire dans l'endroit. Une inscription eût plus fait que les 200 ou 300 pierres d'Avebury; mais, ne sachant ni lire ni écrire, ils ne pouvaient que les élever et nous laisser, par suite, le soin de rechercher pour quelle cause ils agirent ainsi.

Nous ne sommes pas cependant dépourvus de tout document à ce sujet. Une vieille charte du roi Athelstan, publiée il y a quelques années et datée de 939, décrivant les limites de la seigneurie d'Overton, dans laquelle se trouve situé Avebury, mentionne dans le voisinage de la grande route de Hakpen une rangée de pierres et des lieux de sépulture (1). Il n'est pas douteux que ce rang de pierres ne soit l'Avenue de Kennet et ces lieux de sépulture, les cercles d'Avebury; mais on pourrait objecter que l'auteur de cette charte ignorait ce dont il parlait et, comme malheureusement il ne nous dit point qui était enterré en cet endroit et qu'il n'entre dans aucun détail à ce sujet, il ne nous apprend rien, sinon que telle était la tradition au dixième siècle.

Mais voici un argument d'un autre genre. Peu de temps avant Stukeley, on nivela l'ancienne enceinte dans le voisinage de l'église, à l'endroit où se trouve aujourd'hui une vaste grange. La surface primitive du sol était « aisée à reconnaître à une couche noirâtre de terreau qui recouvrait la craie. On trouva là une grande quantité de cornes de cerf, d'os, de coquilles d'huîtres et de bois brûlé. Un vieillard qui fut employé à cet ouvrage rapporte qu'on en retira plusieurs charretées de cornes qui étaient comme pourries et mélangées à de nombreux os brûlés (2). » Le docteur Stukeley ajoute à la même page : « Outre quelques monnaies romaines trouvées accidentellement soit à l'intérieur, soit autour d'Abury, j'ai été informé qu'une plaque de fer carrée avait été découverte sous l'une des grandes pierres qui furent démolies. » Nous croyons savoir que d'autres monnaies romaines ont été découvertes depuis, mais il n'existe à l'appui du fait aucun souvenir

(1) *Code diplomaticus Ævi Saxonici*, V, p. 238, n° 1120.

(2) Stukeley, *Stonehenge et Abury*, p. 27.

authentique qui mérite d'être cité. C'est à regretter, car enfin la présence de ces monnaies, si elle était certaine, prouverait que l'érection des pierres est postérieure à leur date, quelle qu'elle puisse être.

Malheureusement aucun savant n'a vu ces os, de sorte que l'on ne sait s'ils appartiennent à l'homme. La présomption est en faveur de cette opinion; car pourquoi des os brûlés d'animaux eussent-ils été placés en cet endroit? Pour savoir à quoi s'en tenir sur cette question, la Société archéologique du Wiltshire a fait faire quelques fouilles à Avebury, mais sans rien trouver. En 1865, elle attaqua la levée circulaire en différents points et creusa une tranchée à son centre, et comme elle ne trouva rien, elle conclut qu'il n'y avait rien. Mais dans une butte qui mesure 1,335 mètres de long, selon sir Colt Hoare, il doit y avoir nécessairement beaucoup d'endroits vides, surtout si les corps furent brûlés, et une preuve négative de ce genre ne saurait être considérée comme concluante, ni comme suffisante pour détruire les preuves positives qui précèdent. La véracité de Stukeley, lorsqu'il rapporte ces faits, n'est nullement suspecte, bien que les conséquences qu'il en déduit doivent généralement être acceptées avec la plus grande défiance. La Société fouilla également au milieu du cercle septentrional, là où se tenait le dolmen; mais bien qu'elle eût pénétré jusqu'à la craie, elle ne trouva rien que les restes des pierres qui avaient été brisées, et elle ne cacha pas son profond désappointement de n'avoir pas découvert un seul os humain. Cependant, s'il est vrai que les corps furent brûlés, comme la découverte dont nous avons parlé ci-dessus porte à le croire, tout ce qu'on eût pu rencontrer, en supposant que l'excavation fût suffisante, eût été un vase ou une urne avec des cendres. Du reste, les barbares qui détruisirent les pierres purent fort bien ne pas épargner davantage une poterie d'aussi peu de valeur à leurs yeux, et s'ils la brisèrent, on la chercherait en vain pendant cent ans, aussi bien que les ossements qui très-probablement ne furent jamais déposés en cet endroit. On ne pouvait attendre de meilleurs résultats de la tranchée. Pour trouver un objet d'une aussi faible dimension qu'une urne dans un champ de 28 acres (113,000 mètres carrés), il faut savoir exactement ce que l'on